

Et si la vie, c'était comme les séries?



 **24 ÉPISODES** 
POUR LUI PLAIRE 


MAURENE GOO | MILAN

24 ÉPISODES
POUR LUI PLAIRE

The text is rendered in a bold, black, sans-serif font. The number '24' is significantly larger than the other characters. The word 'ÉPISODES' is on the top line, and 'POUR LUI PLAIRE' is on the bottom line. The text is surrounded by several hand-drawn icons: a pencil on the left, a spiral notebook on the right, a bowl of ramen with chopsticks at the bottom left, and a hand pointing towards the text at the bottom right. Small stars are scattered throughout the composition.

Mise en pages : Petits Papiers
Corrections : Anne Rastoll et Manon Le Gallo
Photo de couverture : © Heather Evans Smith / Trevillion Images

Titre original : *I Believe In A Thing Called Love*
Copyright © 2017 by Maurene Goo
Publié avec l'autorisation de Farrar, Straus and Giroux Books for Young Readers,
une marque de Macmillan Publishing Group, LLC. Tous droits réservés.

© Éditions Milan, 2019
1, rond-point du Général-Eisenhower,
31101 Toulouse Cedex 9, France.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite.
Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie,
microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon
passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection du droit
d'auteur. Loi 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : mai 2019
ISBN : 978-2-4080-0585-6

MAURENE GOO



**24 ÉPISODES
POUR LUI PLAIRE**

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Alison Jacquet-Robert

MILAN

*À tous ceux qui sont tombés amoureux
de l'amour grâce aux dramas coréens.*

PROLOGUE

À l'âge de sept ans, j'ai cru avoir déplacé un crayon par la seule force de mon esprit. J'avais entendu parler d'un homme qui avait appris à voir à travers les objets pour pouvoir tricher aux cartes. L'idée, c'était qu'en atteignant un état de concentration absolue, il arrivait à faire des choses dont le commun des mortels était incapable : léviter, marcher sur des charbons brûlants ou encore bouger des objets sans les toucher. Et il avait justement commencé par fixer un stylo pendant des heures pour tenter de le faire bouger.

Alors, un après-midi, j'ai débarrassé mon bureau et posé dessus un portemine rose à motifs de lapins. J'ai fermé la porte de ma chambre et tiré tous les rideaux, plongeant la pièce dans la pénombre. Puis je me suis assise sur ma chaise et j'ai regardé fixement le crayon, tentant de le déplacer par la pensée.

Je l'ai fixé pendant ce qui m'a semblé durer des heures. Quand mon père a toqué à ma porte, j'ai hurlé « Laisse-moi

tranquille ! » sans détourner le regard. Il a grommelé, mais a fini par s'éloigner.

À l'heure du dîner, il a tambouriné de nouveau.

– Ça suffit ! a-t-il beuglé.

Je mourais de faim et de soif, mais j'ai gardé les yeux rivés sur les lapins et j'ai dit à mon père de laisser mon assiette devant ma porte.

À la place, il a ouvert et a glissé la tête dans l'entrebâillement.

– Desi ?

– Appa, j'essaye de faire quelque chose de très important, là, ai-je répondu.

Un père normal aurait probablement exigé une explication. Du moins aurait-il cherché à savoir pourquoi sa fille de sept ans était terrée dans sa chambre depuis des heures à regarder un crayon.

Mais mon père n'est pas comme les autres, et comme dit l'adage : « Tel père, telle fille ». Si bien qu'il a haussé les épaules et qu'il est parti me faire un plateau – poisson, riz et soupe de tofu épicée – qu'il m'a apporté à mon bureau. En prenant garde de ne pas déplacer le portemine.

À l'odeur du dîner, je me suis sentie défaillir. Pourtant, hors de question de détourner le regard.

– Euh, Appa... ?

Sans un mot, mon père a pris une cuillerée de riz, l'a plongée dans la soupe et l'a portée à ma bouche. J'ai tout avalé d'un coup. Ensuite, il a pris les baguettes pour que je grignote du poisson. Enfin, il a levé le verre d'eau à mes lèvres, que j'ai bu avec gratitude.

Une fois la majeure partie de mon repas disparue, mon père m'a tapoté le dos puis est sorti, le plateau à la main.

– Ne te couche pas trop tard, a-t-il ordonné avant de refermer la porte derrière lui.

Revigorée et plus déterminée que jamais, j'ai continué à fixer le crayon.

Et ensuite ? Eh bien, aujourd'hui encore, je jure sur ma tête qu'il s'est passé la chose suivante : le crayon a bougé. Un mouvement très léger, presque imperceptible... À la seconde où j'ai vu le portemine rose rouler vers moi, j'ai poussé un cri perçant. J'ai bondi de mon siège en me tirant les cheveux d'incrédulité et en improvisant une petite danse de la joie. Puis je me suis écroulée sur mon lit et me suis aussitôt endormie.

J'ai retenté l'expérience avec d'autres objets – un effaceur parfum fraise, une figurine de ballerine, un pignon de pin. Sans succès. Malgré tout, pendant des années, j'ai été persuadée de pouvoir déplacer des choses par télékinésie. Je savais secrètement que j'existais dans cette petite sphère très spéciale où des choses magiques peuvent arriver. Des choses qui n'arrivent pas aux gens ordinaires, mais juste à quelques personnes exceptionnelles.

Cette croyance enfantine s'est effacée avec le temps. Rien de traumatique, je n'ai pas été rattrapée par la froide réalité de la vie. J'ai juste grandi.

Mais je n'ai jamais cessé de croire que quand on veut, on peut. Qu'on peut obtenir quelque chose à force de volonté, en gardant ses yeux fixés sur l'objectif. Et que dans la vie, on peut donc tout contrôler.

Cette certitude était un outil incroyablement puissant pour une fille de sept ans qui venait de perdre sa mère. Mes souvenirs de l'époque juste après son décès sont flous, mais ce que je revois très bien, c'est une version de mon père qui n'a existé que pendant ces quelques mois. Une ombre de lui-même. Quelqu'un qui me bordait, me préparait à manger et m'accordait toujours son attention, mais qui, quand il pensait que je ne le voyais pas, restait assis durant des heures dans le noir. Quelqu'un qui arrosait les géraniums de ma mère à trois heures

du matin, qui n'avait pas désactivé son réveil à six heures alors qu'il se levait une heure plus tard. Quelqu'un qui regardait son bol vide pendant cinq minutes au petit déjeuner, comme s'il attendait que ma mère le serve – elle avait une technique bien à elle qui consistait à verser en même temps les céréales et le lait.

Et puis, un jour, j'ai entendu ma tante chuchoter à mon oncle dans notre cuisine : « Le temps guérit toutes les blessures. »

Alors j'ai décidé d'accélérer le processus.

J'ai cassé le réveil de mon père avant de lui demander pardon, en larmes. Il a mis des semaines à le remplacer mais, sur le nouveau, il a réglé son alarme à sept heures. Tous les matins, j'ai préparé son bol de céréales avant qu'il ne vienne s'asseoir. Et pendant qu'il mangeait, j'arrosais les géraniums.

Peu à peu, mon ancien papa est revenu. Il a déposé l'alliance de ma mère dans un petit plat en porcelaine et a épousseté tendrement toutes les photos d'elle dans la maison. Les cernes sous ses yeux se sont effacés et les géraniums ont poussé, escaladant la porte du garage.

Le temps, tu parles ! Desi Lee guérit toutes les blessures, tu veux dire.

Il suffit d'avoir un plan et de passer à l'action. Voilà comment j'ai convaincu mon père de me laisser élever des oies dans le jardin, comment j'ai sauvé notre bibliothèque à l'abandon en primaire, comment j'ai surmonté mon vertige en sautant à l'élastique pour mon seizième anniversaire (avec juste une légère fuite urinaire) et comment je suis devenue la première de ma classe, année après année. Je suis persuadée qu'on peut construire ses rêves, brique par brique. Qu'on peut tout accomplir à force de persévérance.

Même tomber amoureuse.

CHAPÎTRE 1

Si on se faisait, dans notre tête, le film de notre vie, on couperait au montage bon nombre de passages ennuyeux. Entre deux images floues de gâteaux d'anniversaire ou de premier baiser, on s'épargnerait beaucoup de temps passé vautré sur le canapé à regarder la télé. Ou à faire ses devoirs. Ou à apprendre à réaliser le parfait coiffé-décoiffé avec un fer à lisser.

Ou, dans mon cas, à superviser un énième événement scolaire. Comme la kermesse d'automne.

Dans une ambiance pleine de vomis.

Je tapote gentiment le dos d'Andy Mason pendant qu'il rend ses tripes dans une poubelle. Une de ces scènes poignantes qui n'auraient assurément pas leur place dans le photomontage de ma vie.

– Ça va ? je demande au capitaine de l'équipe de tennis, un grand gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix.

Il s'essuie soigneusement la bouche avant de hocher la tête.

– Merci, Desi, ajoute-t-il, penaud.

– Pas de problème, mais évite peut-être de monter sur le Retourneur de Cerveau trois fois de suite, hein ?

Nous sommes samedi soir, fin novembre, et la kermesse d'automne du lycée de Monte Vista bat son plein sur le

campus – une merveille d’architecture moderne à la pointe de la technologie qui s’étend sur une falaise du comté d’Orange, en Californie.

Andy s’éloigne d’un pas chancelant, croisant ma meilleure amie, Fiona Mendoza. Celle-ci fait un détour pour l’éviter en plissant le nez.

– Il a gerbé ? demande-t-elle.

Elle porte un pantalon de jogging fatigué, une chemise d’homme, des sandales de marche et une écharpe imprimée d’éclairs en zigzag. Ses yeux ambrés lourdement maquillés me regardent en clignant lentement et délibérément. Elle ressemblerait à une princesse Disney mexicaine si elle n’était pas habillée comme une clodo-chic avec une sacrée palette de maquillage.

– Les grands baraqués ont toujours l’estomac fragile.

– Tu en as de la chance, il n’a même pas éclaboussé tes chaussures, rétorque-t-elle avec un clin d’œil.

Je lâche un petit rire.

– Sois pas jalouse, je sais bien que tu adores les grands mecs baraqués.

À vrai dire, Fiona adore plutôt les demoiselles délicates. Mon rire se transforme en une toux sèche et je me retrouve pliée en deux, sur le point de cracher mes poumons. En me redressant, je vois Fiona brandir un thermos.

– Ton père m’a demandé de t’apporter ça.

Deux cachets contre la grippe sont scotchés au bouchon et je souris en voyant le Post-it collé sur la bouteille. De son écriture en pattes de mouche, mon père m’ordonne : *Mange beaucoup même si tu te sens au fond du trou!* Le papier est maculé de taches noirâtres, marques de fabrique d’un mécanicien automobile.

J’ouvre le thermos et une odeur de soupe aux algues envahit l’atmosphère.

– Hmm. Merci, Fi.

– De rien. Mais qu'est-ce que tu fais là, au fait ? Tu n'as pas, genre, la coqueluche ? demande-t-elle tandis qu'on se dirige vers un banc.

– Je suis en charge de l'organisation, je te signale. Et tout le monde est vacciné contre la coqueluche de nos jours, donc non.

– Suis-je bête, bien sûr que tu es en charge de tout... Sans vouloir te vexer, Desi, c'est juste une kermesse bidon, déclare Fiona en s'affalant sur le banc. Un de tes sous-fifres du bureau des élèves ne pouvait pas te remplacer ?

– Qui ? Jordan, mon pauvre vice-président ?

Jordan a été élu principalement grâce à sa coupe de cheveux.

– Il se serait pointé un jour trop tard. Pas question. Je n'ai pas passé des semaines à tout planifier pour que quelqu'un vienne ternir la réputation sans taches de la kermesse de Monte Vista.

Fiona me regarde fixement pour bien me faire sentir à quel point je suis naze. Après avoir estimé que je suis suffisamment punie, elle reprend la parole.

– Desi, faut que tu te détendes. C'est notre dernière année, relax.

La position de Fiona illustre parfaitement son propos : assise en tailleur sur le banc, un bras sur l'accoudoir, la tête penchée. La détente incarnée.

J'avale une gorgée de soupe avant de répondre.

– Tu crois que le comité d'admission de l'université de Stanford me conseillerait d'être relax ?

Fiona se redresse, agitant un long ongle brillant dans ma direction.

– Arrête avec ça, j'en peux plus ! Une fois que tu auras envoyé ta candidature, je ne veux plus entendre parler de cette fac du reste de l'année. (Elle marque une pause dramatique.) À vrai dire, du reste de ma vie.

– Alors j'ai bien peur que notre amitié touche à sa fin...

J'avale mes comprimés tandis que Fiona me fixe à nouveau de son regard perturbant et légèrement flippant.

– Desi, c'est dans la poche. S'ils n'acceptent pas une intello *slash* Mère Teresa *slash* Miss Teen USA dans ton genre, qui veux-tu qu'ils prennent ?

Je retousse. Un rôle glorieux annonciateur de la fin du monde. Fiona a un mouvement de recul.

Je me frappe la poitrine avant de reprendre.

– Tu sais combien d'étudiantes américaines d'origine coréenne ont exactement le même profil que moi sur le papier ? Présidente des élèves, membre de deux équipes sportives, une super moyenne, un score parfait aux examens d'entrée à la fac, un milliard d'heures de bénévolat ?

L'expression de Fiona s'adoucit en entendant ce refrain familial.

– Mais c'est pour ça que tu as demandé à passer un entretien, pas vrai ? Pour sortir du lot ?

Son ton flirte avec l'ennui tandis qu'elle observe un groupe de filles qui passe devant nous. Ma meilleure amie depuis l'école primaire connaît le couplet « Desi Lee et son rêve de Stanford » par cœur depuis que j'ai commencé à le déclamer à l'âge de dix ans.

– Oui, mais l'entretien est en février, un mois après l'envoi de mon dossier d'admission. Ça me rend nerveuse, maintenant que la date butoir pour les candidatures anticipées est passée.

– Desi, on en a déjà parlé des millions de fois. C'est toi qui as décidé de ne pas faire de candidature anticipée parce que tu penses que tu auras de meilleures chances d'être prise après l'entretien, tu te souviens ?

Je tripote mon thermos.

– Oui, je sais.

– Alors t'inquiète, OK ? conclut Fiona en me tapotant le bras.

Une fois que j'ai terminé ma soupe, Fiona part à la recherche de notre ami Wes Mansour. Je refais le tour de la kermesse pour vérifier que l'équipe de base-ball ne refile pas tous les meilleurs lots aux jolies filles et empêcher les gens de déclencher une émeute dans la queue interminable du camion de glaces. En chemin vers les toilettes, je tombe sur des troisième année¹ – des garçons bien propres sur eux portant des tee-shirts impeccables et des baskets hors de prix.

– Salut, boss! Comment ça va? me demande l'un d'eux, un charmeur au regard pétillant.

Le genre de mec né avec un air canaille et désinvolte. Je sens tous les yeux du petit groupe posés sur moi et mes joues virent instantanément au rouge.

– Euh, ça va. Amusez-vous bien!

Je leur fais un maladroit signe de la main avant de m'éloigner. Bon sang. *Amusez-vous bien*. Je me prends pour qui, leur mère?

Alors que je m'en mords mentalement les doigts, quelqu'un m'attrape par-derrière et une voix taquine s'élève à quelques centimètres de mon oreille.

– C'est vrai ça, quoi de neuf, *boss*?

Wes. Des cheveux noirs épais arrangés en une espèce de banane moderne parfaitement décoiffée, une peau mate immaculée et des yeux langoureux bordés d'incroyables cils. Les filles l'adorent. Mes deux meilleurs amis respirent le sex-appeal. Ce qui me rappelle quotidiennement que ce n'est pas mon cas.

Je fais volte-face et lui flanque un coup sur le bras. Wes grimace et s'offusque:

– Hé!

Derrière lui, Fiona brandit un sac en plastique géant rempli

1. Aux États-Unis, le lycée ne dure pas trois mais quatre ans (note de la traductrice).

de barbe à papa rose bonbon. Je les fusille tous les deux du regard, mais, avant de pouvoir dire quoi que ce soit, une nouvelle quinte de toux me saisit.

– Beurk, Desi ! s'exclame Wes en se couvrant le nez avec l'encolure de son tee-shirt. J'ai un match important la semaine prochaine. Si je tombe malade, je te tue.

Comme moi, Wes est un geek-sportif. Il joue au basket, est un as en physique, adore les *comics* et est accro au jeu *Les Colons de Catane*. Il a détenu le score record en ligne pendant trois mois avant d'être battu par une Brésilienne de huit ans.

– C'est bien de s'exposer aux germes, tu sais, j'explique avant de me racler violemment la gorge.

Wes et Fiona affichent tous deux une expression dégoûtée.

– Et c'est reparti pour la rengaine de la docteure Desi, grommelle Wes, exaspéré.

– Oh, mais je ne fais que commencer ! Qui veut entendre ma leçon sur le futur des transplantations fécales ?

Wes ferme dramatiquement les yeux.

– J'aimerais passer ne serait-ce qu'une semaine sans entendre parler des avantages de ces foutues bactéries intestinales.

– Comme tu veux. Mais vous me remercieriez plus tard quand je serai docteur et que je guérirai le rhume des foins grâce à des transplantations fécales.

– Beurk !

Fiona balance le reste de sa barbe à papa dans la poubelle. Mais au lieu des plaintes auxquelles je m'attends, j'ai droit à un profond silence. Fiona et Wes regardent derrière moi, d'étranges expressions sur le visage. Je me retourne et me retrouve nez à nez avec un large torse.

– Des transplantations fécales ? C'est-à-dire ? demande une voix grave.

Je lève les yeux. Mon Dieu.

Max Peralta. Un première année. Un petit jeune d'un mètre quatre-vingt-dix plus-sexy-tu-meurs. J'entends des gloussements dans mon dos. Quand Fi et Wes ont découvert que j'avais craqué pour un élève de quinze ans, ils s'en sont donné à cœur joie pendant des semaines.

– Oh, euh, rien. Salut !

Ma voix a déjà atteint des aigus que normalement seuls les chiens sont capables d'entendre. *Desi, n'ouvre pas la bouche tant que tu n'as pas repris le contrôle de ta voix !*

Il sourit, ses dents d'un blanc éclatant forment un contraste parfait avec sa peau dorée. Comment peut-il n'avoir que quinze ans ?

– Super boulot pour la kermesse, Desi.

Je me sens rougir violemment.

– Merci, Max.

C'est bon, tu gères. Reste calme, visage de marbre, épaules détendues. Contrôle ton instinct naturel d'intello naze.

Il baisse les yeux une seconde, puis penche la tête sur le côté avec un petit sourire. La technique du chiot, il ne manquait plus que ça.

– Euh, je me demandais... Tu fais quelque chose après ?

Je m'éclaircis la voix.

– Après... la kermesse ?

– Oui, est-ce que tu dois, je sais pas, ranger ou autre ?

Mes oreilles me brûlent et je sens le regard de mes amis rivé sur moi.

– Non. Pas de rangement. Je suis libre.

Euh, minute Desi, est-ce que c'est une bonne idée de l'encourager ? Il est mignon, c'est sûr... mais vraiment jeune.

Comme si Max lisait dans mon esprit, ses yeux plongent dans les miens et il ajoute :

– Je sais que tu ne sors probablement pas avec des première année...

Sortir. La bonne blague.

Mais il a raison : il vient d'entrer au lycée et moi je suis en quatrième et dernière année. Je m'apprête donc à le repousser gentiment. Mais à la place, je sens une quinte de toux arriver. Je pose une main sur ma poitrine et serre les lèvres. *Non, ce n'est PAS le moment.*

Sauf que certaines choses ne se contrôlent pas.

Je tousse. Très fort. Et les glaires qui se sont accumulées dans mes bronches depuis le début de la journée ?

Elles atterrissent bien sûr en plein milieu de sa chemise rayée.

CHAPÎTRE 2

Dire que j'ai envie de mourir est un euphémisme.

Mains plaquées sur ma bouche, yeux rivés sur la goutte visqueuse décorant le coton à rayures rouges et bleu marine, je sens mon habituelle paralysie m'envahir. Ce motif restera à jamais gravé dans ma mémoire. Une si jolie chemise.

– Beurk... Qu'est-ce que... ?

J'entends Max mais je ne parviens pas à le regarder en face. Je le vois simplement tirer sur son vêtement avec un bruit dégoûté.

Enfin, je lâche un faible :

– Désolée, je suis malade.

– C'est... pas grave. Je vais juste...

Puis il détale et disparaît dans la foule.

Je rabats la capuche de ma veste sur ma tête avant de me tourner vers Fiona pour hurler au creux de son épaule. Elle me tapote maladroitement la tête.

– Wow, même pour toi, c'est un sacré florp. J'en reviens pas, déclare-t-elle.

Wes est trop occupé à pleurer de rire pour ajouter quoi que ce soit.

Florp. Le mot inventé par Wes pour qualifier mes tentatives de flirt ratées. Flirt + flop = florp. Pigé ? Créé durant notre première année de lycée, quand le timide et adorable Harry Chen, à qui j'avais donné des cours particuliers d'anglais pendant un an parce que j'étais amoureuse de lui, m'avait avoué en pincer pour notre prof d'anglais. Qui était un homme.

Mais même avant cet incident, j'ai toujours florpé. À chaque fois que j'essaye de parler à un garçon. À chaque fois qu'un garçon me parle ou me témoigne le moindre intérêt. Pour une raison inexplicable, ça tourne toujours mal. Pourtant, dans tous les autres aspects de ma vie, je suis au top. La parfaite candidate pour Stanford.

Quel cliché – douée en tout, sauf en amour.

Je lève des yeux larmoyants vers Fiona.

– Merci. Tu es toujours aussi réconfortante. Une vraie lueur d'espoir. Une meilleure amie en or.

Fiona secoue la tête d'un air sombre. Si vous cherchez du réconfort et une épaule pour pleurer, Fiona Mendoza n'est pas la bonne personne. Elle est plutôt du genre à vous donner une bonne claque pour vous ramener à la réalité.

– Tu t'en remettras, c'est juste un petit jeune.

Ce qui me fait pleurer encore plus fort. J'ai laissé mon béguin pour Max mourir de sa belle mort en apprenant son âge, mais il n'en reste pas moins un mec sexy qui était sur le point de m'inviter à sortir.

Mes deux meilleurs amis, malgré toute leur bonne volonté, ne comprendront jamais pourquoi être en couple me semble presque utopique. Ils ont eu droit à leur propre fan-club à peine sortis du ventre de leur mère.

Wes brandit son téléphone pour me prendre en photo et immortaliser l'instant.

– Donne-moi ça ! je glapis en lui arrachant l'appareil des mains.

– Oh, allez, je voulais juste l’ajouter à mon album des *Fameux Florps de Desi*.

– Tu veux que je te tue ou quoi ?

Wes est habitué à mes menaces de mort quotidiennes.

Mes florps sont devenus si courants que j’en ai même parlé, en plaisantant, dans ma lettre de motivation pour Stanford. Histoire de montrer mes faiblesses humaines. Parce que même des défauts peuvent être présentés sous un jour positif. J’espère que ce mélange d’humilité et d’humiliation sera le combo gagnant. Ça ou mon score exceptionnel au SAT, le test d’admission à la fac.

Généralement, j’arrive à rire de mon absence de vie amoureuse. Après tout, je suis déjà tellement occupée qu’il vaut sûrement mieux que les garçons n’empiètent pas sur mon temps libre.

En plus, l’idée de laisser quelqu’un s’approcher suffisamment de mon visage pour admirer mes pores dilatés me terrifie.

La semaine suivante, au lycée, je suis sur le terrain de foot à affronter Eastridge Academy.

J’adore le foot. C’est comme le cent mètres et les échecs regroupés en une seule discipline. Les bons jours, j’ai l’impression de prédire l’avenir : chaque passe que je fais s’inscrit dans un plan qui se termine par le ballon dans le filet.

Et aujourd’hui, c’est un bon jour.

Nous sommes en pleines prolongations. *C’est maintenant ou jamais, Desi*. Je croise le regard de ma coéquipière Leah Hill une fraction de seconde avant qu’elle ne fasse une passe. Je bondis par-dessus les nattes brillantes de la défenseuse d’Eastridge et j’envoie le ballon dans le but.

Le sifflet retentit et nous fêtons notre victoire pendant que les joueuses d’Eastridge s’écroulent en pleurs et en récriminations.

Après les félicitations d'usage, je dis au revoir à mon équipe et m'éloigne vers le parking.

– Repose-toi bien, Lee! m'ordonne la coach Singh alors que j'arrive à la voiture de mon père.

Je lui réponds d'un signe de main faiblard. Je lutte encore contre ce foutu rhume et, maintenant que l'adrénaline du match est retombée, je suis épuisée.

Un chef-d'œuvre de mécanique américaine bleu ciel m'attend. Mon père a beau être un mécanicien capable de restaurer n'importe quelle voiture ancienne à la perfection, il conduit une affreuse Buick LeSabre 1980 de la taille d'une péniche. Sérieusement, l'excentricité de mon paternel empire de jour en jour.

Oui, mon père vient *encore* me chercher à l'école. L'an dernier, j'ai planté mon cadeau d'anniversaire – une Saab décapotable vert forêt parfaitement restaurée – dans un réverbère à trois mètres de chez nous, vingt minutes après l'avoir reçu. Un lapin a bondi devant mes roues et, au lieu de freiner, mon réflexe a été de tourner le volant dans la direction opposée.

Depuis, mon père est convaincu que je ne suis pas prête à avoir ma propre voiture, mais il me laisse conduire sa péniche invincible sur de courtes distances. Je ne lui ai jamais demandé de remplacer la Saab, l'un des premiers objectifs de ma vie étant de ne jamais inquiéter mon père.

Il est occupé à lire le journal derrière son volant quand j'ouvre la portière.

– Oh! La voilà! dit-il avec un grand sourire en repliant le journal.

Son visage est rond, buriné et des pattes d'oie plissent le coin de ses yeux. Il a toujours d'épais cheveux noirs, sa seule coquetterie. Tous les matins, mon père peigne soigneusement sa crinière avant d'enfiler une chemise tachée de graisse et un bermuda.

– Bonjour, Appa.

Je balance mon sac à dos et mon sac de sport à l'arrière, puis me laisse tomber sur le siège passager avec un soupir de soulagement. J'ai mal partout.

La paume rugueuse de mon père se pose aussitôt sur mon front et il s'exclame en me faisant les gros yeux :

– Tu as de la fièvre !

Appuyée contre mon siège, je ferme les paupières.

– Je vais bien. J'ai juste besoin d'un bol de juk et d'une douche brûlante.

Le juk, c'est le porridge coréen ; mon père en prépare un délicieux avec des champignons et des petits morceaux d'algue salée.

– *Ch*, ça ne suffira pas ! Tu ne dois pas aller au lycée demain. Pas de devoirs ce soir, juste des trucs cool, m'ordonne mon père après avoir démarré.

– Non ! Pas le temps pour les trucs cool ! dis-je en riant, à moitié sérieuse.

Je dois encore déposer la collecte de conserves des dernière année à l'église du coin et terminer ma dissert d'anglais.

– Hé ! Si Appa dit du fun, c'est du fun, un point c'est tout !

Mon père parle toujours de lui-même à la troisième personne et toujours sous le nom d'Appa, « papa » en coréen. Ce serait gênant si ce n'était pas si adorable. Son anglais un peu bancal apporte une touche d'humour parfaite à tout ce qu'il dit et, parfois, je me demande même s'il n'exagère pas pour me faire rire. À la maison, on parle les deux langues, souvent un étrange mélange de mon mauvais coréen et de son mauvais anglais.

Une fois rentrée, je prends une rapide douche, tartine mon visage hâlé de lotion (« Un teint de la campagne, comme moi ! » répète toujours fièrement mon père), puis je descends dans le cellier. Je suis en train de compter les boîtes de conserve quand

j'entends un bruit familier de voix coréennes hurlant dans la pièce d'à côté.

– APPA! Pour l'amour du ciel, baisse le son!

Le volume diminue très légèrement et je traîne ma caisse jusqu'au salon où mon père est assis dans son fauteuil favori devant un de ses dramas coréens adorés. Seul le sommet de son crâne est visible par-dessus le tissu usé vert foncé.

Il met sur pause et l'image s'arrête sur une scène typique des dramas coréens : un tombeur impétueux ramenant sur son dos une fille timide complètement saoule chez elle.

Je ne peux pas m'empêcher de le taquiner :

– Tu ne l'as pas déjà vu, celui-ci ?

Et ça ne loupe pas...

Mon père se redresse en vociférant :

– Ce n'est pas le même ! Ils ne sont pas tous pareils !

Je glousse. J'adore me moquer de l'obsession de mon père pour les « K-dramas », une appellation tirée de l'anglais *Korean dramas*. Appa passe toutes ses soirées à en regarder, qu'il pleuve ou qu'il vente. Rien ne peut l'en détourner.

Une fois, j'ai eu le malheur de les qualifier de *soap operas* coréens et son visage a presque explosé de colère (« Rien à voir avec ces séries pourries ! »). Bon, il n'a pas tout à fait tort. Déjà, les K-dramas sont des miniséries avec un nombre d'épisodes déterminé, pas des feuilletons interminables mettant en scène des jumeaux maléfiques ou je ne sais quoi d'autre. Et puis, contrairement aux *soap operas*, ils explorent des genres très variés : comédie, fantastique, policier ou mélodrame romantique classique. Et mon père les adore tous. Je regarde des épisodes avec lui de temps à autre bien que ce ne soit pas trop mon truc.

Je désigne l'écran du doigt.

– Laisse-moi deviner. La fille saoule est orpheline.

Mon père lève le nez avec dédain.

– Pas orpheline. Mais très pauvre.

– Et ce type est le fils du P-DG d'un grand magasin.

– *Aish!*

– *Aish* toi-même. Amuse-toi bien. Je peux emprunter ta voiture pour déposer ces conserves ?

Il me regarde avec inquiétude.

– Tu es sûre que tu ne veux pas qu'Appa t'emmène ? Tu es malade.

– Non, ça va, l'église est à cinq minutes d'ici. Mais merci.

Il se lève pour me donner ses clés et m'accompagne à la porte.

– D'accord, mais reviens vite, le juk est presque prêt et tu as besoin de repos.

– Oui, Appa, à tout de suite.

Chaussures aux pieds, je suis en train de charger ma caisse de boîtes de conserve dans la voiture quand j'entends mon père crier depuis le pas de la porte.

– *Yah!* Desi! Mets des chaussettes! Tu tombes toujours malade parce que tu ne portes pas de chaussettes!

Bon sang, mon père et son obsession des chaussettes. Sérieusement.

– Tout le monde croit qu'on tombe malade à cause du froid, mais c'est n'importe quoi! Retourne à tes dramas!

Je retourne quand même dans la maison en chercher une paire avant de partir.

CHAPÎTRE 3

– Montrez en quoi *Les Contes de Canterbury* de Geoffrey Chaucer étaient une critique sociale de son époque. Et pas de blagues salaces ! On sait tous que Chaucer avait le goût des contes grivois.

Ah, M^{me} Lyman, une Anglaise pure souche forcée d’enseigner Chaucer à de sales gosses californiens. Nous sommes vendredi et je suis en cours d’anglais renforcé. On déplace les tables pour former nos groupes de discussion. Le mien se compose des intellos habituels : Shelly Wang, Michael Diaz et Wes.

– On devrait peut-être commencer par discuter des problèmes qui touchaient la société à l’époque de Chaucer ? lance Michael en écrivant furieusement dans son cahier.

Il faut toujours qu’il parle en premier, celui-là. Shelly ne compte pas être en reste :

– Ou plutôt de l’oppression de l’Église catholique ?

Wes hoche la tête.

– Ouais, le mec était carrément en avance sur son temps sur ce coup-là.

Sourcils froncés, je me creuse la tête pour trouver d’autres maux sociétaux au XIV^e siècle en Angleterre, tout en gribouillant dans la marge de mon cahier une robe que j’ai repérée sur le

net depuis des semaines – courte, bustier, gris tourterelle avec un décolleté en cœur et des broderies fleuries sur le bas. Peut-être pour le bal de promo, même s’il me semble être encore à des années-lumière.

– Oh, putain.

Je lève les yeux vers Shelly, horrifiée. Miss Cardigans et Stylos à paillettes ne jure jamais d’habitude. Puis je suis son regard. Enfin, celui de la moitié de la classe, à vrai dire.

Et là, sur le pas de la porte, se trouve un garçon. Non, pas juste un garçon : un SMIP (spécimen masculin incroyablement parfait). Grand mais pas dégingandé, des cheveux noirs en bataille glissés sous un bonnet gris, il porte un jean sombre et une chemise sous une doudoune bleu marine. Et son visage... Une peau mate, une mâchoire carrée bien dessinée, des yeux sombres surmontés d’épais sourcils et une bouche large au sourire hésitant.

Mon crayon m’en tombe des mains et roule sur le sol.

– Et tu es ? demande M^{me} Lyman.

– Luca Drakos. Je suis nouveau.

Luca. Au son de sa voix grave et calme, la totalité de la gent féminine de la classe lâche un gloussement unanime.

– Eh bien, Luca, nous sommes en pleine discussion sur *Les Contes de Canterbury*. Rejoins donc ce groupe-ci, déclare-t-elle en nous désignant du doigt. Vous autres, vous le mettez au courant ?

Je me dépêche de ramasser mon crayon et, quand je relève la tête, Luca semble s’avancer vers nous au ralenti. Je jurerais qu’une brise traverse la salle de classe pour soulever la mèche de cheveux devant ses yeux. Qui se plongent dans les miens. Bon. Sang.

– Salut, dit-il en arrivant à notre hauteur.

Je sens Shelly frémir à côté de moi.

– Salut, couine-t-elle avant de se lever pour rapprocher un bureau vide. Installe-toi !

– Merci.

Avec un sourire, Luca s’assied à un mètre de moi. J’en reste sans voix alors que les autres se présentent poliment un par un. Il finit par se tourner vers moi.

– Moi, c’est Desi, dis-je d’une voix rauque.

Je me racle la gorge.

– Desi, je répète bêtement.

Mais pourquoi, pourquoi ai-je choisi précisément ce jour-là pour porter mon pantalon de survêt XXL « trop fashion » ?

– Salut, répond-il d’une voix séduisante.

– Tu viens d’où ? lui demande Shelly.

– D’Ojai. C’est à une heure à l’est de Santa Barbara.

– Ah oui, je connais, ma mère fait des retraites de yoga par là-bas. Donc, euh, on discutait de la critique sociale dans *Les Contes de Canterbury*. Tu l’as lu ?

Luca secoue la tête.

– Non.

Son désintérêt est palpable. Je fronce les sourcils. *C’est pas comme ça que tu vas faire bonne impression, le nouveau.* Mais ça n’a pas l’air de dissuader Shelly, qui le regarde en battant des cils. Je lève les yeux au ciel. *Eh bah, bonne chance, ma fille.* Je continue à gribouiller, sachant qu’il vaut mieux que je me tienne à l’écart de quiconque d’aussi ridiculement beau. Pas question de répéter l’épisode du florp précédent. La blessure est encore fraîche.

Pourtant, je ne peux m’empêcher de le regarder en douce.

Quelqu’un donne un coup de pied dans ma chaise et je vois Wes secouer la tête. Je le fusille du regard en articulant silencieusement « Va crever ». Il éclate de rire et hausse un sourcil suggestif en direction de Luca. Je cogne sa chaise à mon tour et il baisse la tête pour cacher son rire.

Puis, soudain, alors que tout le monde est plongé dans une discussion sur le dédain de Chaucer pour la chevalerie, Luca approche son siège du mien. Je me fige instantanément. *Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? Noooooooooon.*

Une liste mentale de tous les trucs potentiellement dégueu chez moi apparaît comme un hologramme devant mes yeux : les lèvres sèches ; cet étrange poil de sourcil trop long que j'oublie tout le temps d'arracher ; des crottes au coin des yeux ; un merveilleux duvet au-dessus de la lèvre supérieure ; un amas de petits boutons dérangeants sur le front. Sans parler de mon pantalon de survêt. Non, ce n'était décidément pas le jour pour parler à un inconnu canon.

Je regarde Wes, paniquée. Il se contente de serrer les lèvres avec un air de regret, conscient que je me dirige tout droit vers Florpville.

À quelques centimètres à peine, Luca jette un coup d'œil en coin à mon cahier.

– Joli dessin.

Il n'a même pas tourné la tête et sa voix est si basse que je me demande s'il a vraiment dit ce que j'ai cru entendre.

– Euh, merci, c'est juste... un gribouillage.

L'air de rien, je pose mon bras sur le dessin pour interrompre son observation.

– Tu as pris l'option arts plastiques ?

Je lâche un semblant de rire avant de rougir aussitôt. *Reprends-toi.*

– Euh, non, je finis par répondre. Toi oui ?

Il hoche la tête, puis murmure :

– Hé, dis-moi la vérité. J'ai atterri dans une classe d'intellos dont vous êtes les alphas, c'est ça ?

Je me retiens pour ne pas rire à nouveau.

– Qu'est-ce qui nous a trahis ? Notre amour immodéré pour le moyen anglais ?

Cette fois, c'est lui qui éclate de rire. Wow. J'ai réussi à faire rire un mec mignon. OK, faut absolument que je m'arrête là. Mais j'ajoute avant même de pouvoir m'en empêcher :

– On adore les blagues salaces du XIV^e siècle.

Non mais Desi, ça va pas ou quoi ?

Sauf que Luca s'esclaffe une nouvelle fois, ce qui me fait rire à mon tour. Je sens le poids du regard de Wes, qui tente à présent de m'envoyer des messages télépathiques pour que je me taise. Je m'apprête à sortir une blague sur le penchant de Chaucer pour les laitières coquines quand j'aperçois la main de Luca glisser vers mon bureau. Vers la mienne. *Qu'est-ce que...*

Toutes les alarmes de mon corps se déclenchent : lumières rouges, Klaxons, sirènes hurlantes. Voilà ce que ça doit faire d'être à l'agonie. Mon cœur tente de s'échapper de ma poitrine : *adios, muchachos!*

Fausse alerte, je ne suis pas morte. À la place, je regarde Luca me prendre mon crayon. Je suis si surprise que ma main reste ouverte, dans la même position. Puis Luca tourne légèrement mon cahier vers lui. Sans me regarder, il commence à dessiner sur mon gribouillage. Ses traits sont rapides, assurés. Ses lignes recouvrent les miennes, jusqu'à ce que ma misérable esquisse de robe se transforme en d'innombrables couches de dentelle noire. Ajustées sur une silhouette svelte aux courbes parfaitement proportionnées. La robe est courte à l'avant et longue à l'arrière, recouverte de plumes qui tombent en cascade jusqu'au sol. Ensuite, il dessine une fille imaginaire juchée sur d'incroyables talons aiguilles. Elle porte des gants en dentelle noire qui s'arrêtent à ses poignets et ses cheveux sont rassemblés en une masse emmêlée sur le côté, dévoilant de l'autre une oreille délicate percée de multiples boucles géométriques et de longues chaînes qui descendent jusqu'à son épaule.

Le débat sur Chaucer n'est plus qu'un bruit de fond tandis que je regarde son dessin prendre vie. Luca s'arrête un instant et je lève les yeux vers lui, impatiente qu'il continue. Il est penché sur le papier, sourcils froncés de concentration, mais je jurerais qu'il sourit.

Il esquisse le visage. Des sourcils épais, droits. Des yeux sombres, écartés, bordés de longs cils. De larges pommettes et une petite bouche avec une lèvre supérieure plus charnue que la lèvre inférieure. Des dents légèrement en avant.

Moi.

Je fixe le dessin, incapable de regarder Luca. Mes joues sont brûlantes et mon cœur bat si fort la chamade que la terre entière doit l'entendre. Quand je finis par relever la tête, mes yeux plongent dans les siens et une étincelle d'électricité passe entre nous. *Zing.*

Avant que j'aie le temps de réagir, la cloche retentit.

Chacun remet sa table à la bonne place, le métal raclant le sol. Luca laisse mon cahier et mon crayon sur mon bureau avant de déplacer le sien, sans m'adresser un regard.

J'ouvre la bouche comme un poisson rouge, puis j'attrape mon crayon. Il est encore chaud.

– Si tu as besoin d'aide pour trouver tes salles, je peux t'accompagner, roucoule Shelly à l'attention de Luca.

– Euh, merci mais ça va aller, répond-il avec un petit sourire.

Il hisse son sac sur son épaule; il fait mine de chercher quelque chose dedans.

Wes me tape sur le bras pour me signaler sa présence.

– Hé, t'es prête ?

Je cligne des yeux.

– Oh, euh, oui.

Nous sortons de classe et je jette un dernier regard à Luca par-dessus mon épaule. Compte-t-il me dire quelque chose ?

Apparemment pas, captivé comme il l'est par l'intérieur de son sac.

– Alors, pourquoi tu gloussais avec M. Beau-Gosse, hein ? me taquine Wes une fois dans le couloir.

– Ha, ha. Je ne gloussais pas, je lui réponds avec un gloussement involontaire.

Wes hausse les sourcils.

– Ouais, ouais, c'est ça...

– Oh, la ferme.

Quand je me retourne, je vois Luca s'approcher de moi. Je me fige. C'est officiel, dès qu'il est dans les parages, le monde tourne au ralenti. Il relève son bonnet avec une lenteur de tortue. Le temps qu'il arrive à ma hauteur, nous sommes dans ma tête déjà mariés depuis vingt ans et avons envoyé nos deux filles à la fac le cœur serré. Mon envie de glousser s'envole aussitôt.

– Bon, je sais que tu n'as pas pris l'option arts plastiques, mais est-ce que tu fais partie du club d'art, par hasard ? me demande-t-il.

Son ton n'a plus rien de charmeur, peut-être parce que Wes est là. Enfin, au moins, il est toujours amical. Je tente de rester calme.

– Alors là, même pas en rêve.

Il éclate de rire, un rire explosif comme un coup de Klaxon qui me fait sourire de toutes mes dents, tant il jure avec son apparence. *Bon sang, calme-toi ! Tu sais ce qui te pend au nez, Desi. Arrête !* Mais je n'ai jamais fait rire un garçon avant. D'habitude, à ce stade, j'ai déjà fait quelque chose de remarquablement stupide. Pour la première fois depuis des lustres, j'entrevois une lueur d'espoir.

Wes accélère très subtilement le pas.

– Dommage, répond Luca, l'air impénétrable.

Mon cœur fait un bruit sourd, puis je le sens remonter dans ma gorge. Cette habituelle perte de contrôle, cette vague d'inquiétude et d'insécurité. *Non, non, non...*

– Dommage que je ne sois pas au club d’art ? je demande d’une voix étrangement suraiguë.

– Oui.

Je secoue la tête.

– Je ne me vois pas perdre mon temps à pratiquer une activité pour laquelle je n’ai aucun talent.

Juste ciel, je suis carrément passée en mode je-sais-tout du siècle dernier. *Stop, arrête, sois cool. SOIS COOL. Et tiens-toi droite.*

Je vois son sourire s’effacer, l’étincelle dans ses yeux disparaître. *Bon, pour la cool attitude, c’est officiellement foutu.* Je sais que je dois m’arrêter là, mais j’espère encore sauver les meubles. Un élan d’audace m’envahit. *Explique-toi. Com-mu-nique.*

– Je suis juste hyperoccupée, quoi.

Son visage se fige, comme paralysé. Mais je ne me laisse pas abattre.

– J’ai beaucoup de choses à gérer. Je suis présidente des élèves, je fais partie de l’équipe de tennis et de foot, et de cinq autres clubs, et je suis quasi certaine d’être nommée major de promo.

Une expression polie cachant difficilement sa panique s’affiche sur le visage de Luca, comme sur celui de tant de garçons avant lui.

– Waouh. Très occupée. Bon, à la prochaine, alors.

Je cligne des yeux et secoue la tête, sentant mes neurones se remettre en marche alors qu’il s’éloigne.

– Luca, attends !

Il se retourne à contrecœur, traînant littéralement les pieds.

Et maintenant, tu fais quoi ? Qu’est-ce qui t’a pris ?

Nerveuse, je tripote la ficelle de mon jogging.

– Euh, c’est quand le club d’art ?

Tout n’est pas perdu. Essaie de flirter. Sois mignonne. TU PEUX LE FAIRE. Je me mordille la lèvre, histoire d’en rajouter une couche.

Les yeux de Luca balayent le couloir comme s'il était à la recherche d'une issue de secours.

– Euh, je ne sais pas trop, mais je crois que c'est sur le site Internet...

Sa voix s'éteint.

Et puis...

Mon vieux jogging trop large tombe. À mes pieds.

Je baisse les yeux. Luca aussi. Je relève la tête. Pas lui.

Et j'entends Wes glapir :

– Non mais je rêve !

Je renfile mon pantalon en quatrième vitesse et m'enfuis à toutes jambes.